

Les rochers étaient généralement schisteux et mêlés de granit grössier. Les ruisseaux et les torrens paraissaient plus gonflés qu'à l'ordinaire, et l'on apercevait les marques des inondations à plus de 18 pieds de hauteur.

Le 28 M. Oxley aperçut dans le lointain les plaines de Bathurst, et il arriva le lendemain à neuf heures du soir à cet établissement, où l'accueil qu'il reçut de ses amis, lui fit oublier toutes les fatigues qu'il venait d'éprouver.

Il apprit que l'hiver, quoique froid et rigoureux, n'avait pas été très-pluvieux; l'on avait pourtant observé au Dépôt que le Lachlan était prodigieusement gonflé, surtout à une époque qui correspondait avec celle de la crue subite qui avait tant surpris les voyageurs le 11 juillet précédent.

---

## SECOND VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR DE LA NOUVELLE-GALLES,

PAR JOHN OXLEY,

(EN 1818.)

---

L'ASPECT général de la Nouvelle-Galles, et la grandeur du Macquarie au point où M. Oxley l'avait vu en revenant de son expédition à l'ouest, firent naître les plus vives espérances; on pensa qu'en suivant le cours de ce fleuve, on découvrirait une communication, soit avec l'océan, soit avec une mer intérieure. Les avantages qui devaient résulter pour la colonie de la réalité de ces conjectures, décidèrent le gouverneur Macquarie à préparer au plus tôt une seconde expédition, qui avait pour objet l'éclaircissement de ce point; content des services de M. Oxley dans la précédente entreprise, il lui confia la conduite de celle-ci.

M. Oxley ayant reçu les instructions du gouverneur, partit de Sydney le 20 mai 1818 avec une par-

tie de ses anciens compagnons et le docteur Harris. Le 25 il était à Bathurst. Tous les arrangements préliminaires furent terminés le 28 : il se mit en route et suivit à peu près la même route qu'il avait prise en revenant des bords du Macquarie au mois d'août précédent; il se dirigea un peu plus à l'ouest en approchant de la vallée Wellington, et par ce moyen évita la route escarpée et raboteuse dont il avait eu tant à souffrir. Le 2 de juin il arriva au Dépôt, où il trouva des bateaux préparés pour le recevoir, et tout ce qui était nécessaire pour le voyage.

Le 4 on fit passer sur la rive droite les chevaux et les provisions. Le baromètre avait été vidé dans la dernière campagne, et on ne l'avait pas réparé: on était par conséquent privé des moyens de déterminer par des observations, l'élévation du pays au-dessus du niveau de la mer. Il n'en restait pas d'autre que d'examiner attentivement les chutes ou les rapides du fleuve. M. Oxley suppose que son camp dans cette vallée n'était pas à plus de 400 pieds au-dessus du niveau du Macquarie de Bathurst. Le fleuve monta d'un pied dans la journée.

Le 5 on commença le voyage en canots; des chevaux les suivaient le long du fleuve. Les pluies avaient rendu le terrain très-mou; de sorte qu'ils marchaient avec beaucoup de peine: elles avaient tellement grossi la rivière de la vallée, que l'eau

au-dessous de son confluent avec le Macquarie était fortement colorée.

Le fleuve coulait au milieu d'un très-beau pays ouvert, parsemé de forêts, offrant des plaines fertiles de chaque côté; des promontoires calcaires se terminaient quelquefois d'une manière si brusque, qu'ils obligeaient les chevaux à faire de longs détours. Les rapides quoique fréquens ne gênaient nullement la navigation; les montagnes étaient très-pierreuses et couvertes d'un terrain si meuble, que la pluie le rendait extrêmement mou. La largeur du fleuve allait à près de 300 pieds. On voyait à sa surface des multitudes d'oiseaux aquatiques. Le 8 on passa devant un coteau dont les flancs offraient des couches de belle pierre propre à être taillée; c'était la première de cette sorte que l'on eût rencontrée: cette carrière était à la rive droite. En avançant, on aperçut successivement les embouchures de toutes les rivières que l'on avait traversées dans le dernier voyage. Les chasseurs fournissaient abondamment la troupe de casoars et de kangourous.

Quelquefois les rapides étaient occasionés par la séparation du fleuve en deux bras, qui formaient de petites îles; les arbres tombés en travers du courant causaient aussi des inégalités dans la vitesse de l'eau. Le Macquarie diffère à tous égards du Lachlan, car ses eaux sont pures

et transparentes ; on ne distinguait pas de marques de débordemens : il est alimenté par des affluens, et ne dépend pas uniquement des pluies pour continuer à rouler.

Le pays de chaque côté du fleuve était haut ; on y recueillit des échantillons d'agate, de minéral de fer, de jaspe et de silex ; les cailloux de la grève étaient de la même nature.

Ce fut avec bien du plaisir que l'on passa le 11 devant une rivière que l'on nomma *Erskine-River* ; on eut un peu de peine à la faire passer aux chevaux. Elle venait de l'est ; c'était la première que l'on eût rencontrée de ce côté : elle prouvait que le Macquarie était le réservoir naturel des eaux du nord-est, comme on savait déjà qu'il l'était de celles du sud. A cette époque on n'avait pas encore vu de naturels, ni beaucoup d'indices que le pays fût habité. Cependant le poisson, le gibier de terre, les oiseaux aquatiques y abondaient. Les chiens indigènes étaient très-communs, et ne cessaient d'aboyer pendant toute la nuit.

On venait de passer deux jours après devant une autre rivière qui venait du nord-est, lorsque sur sa rive droite on rencontra tout à coup deux familles de sauvages. Tous décampèrent à l'instant, à l'exception d'un vieillard et d'un jeune homme qui était sur un arbre ; les invitations adressées à celui-ci pour descendre furent sans effet : il pa-

raissait, de même que le vieillard, pétrifié par la crainte. Ce dernier avait un débris de massue de pierre, dont il avait fait une hache. Il avait probablement reçu ce trésor de quelques-uns de ses compatriotes qui avaient visité le détachement posté pendant quelque temps dans la vallée Wellington ; car on reconnaissait sans peine qu'il n'avait jamais vu de blancs. Il se démena de toutes les manières pour engager les Anglais à s'en aller : ils le satisfirent. Le côté gauche de cet homme était couvert d'ulcères, qui provenaient sans doute de brûlures.

Au-delà du confluent de l'*Erskine-River*, le Macquarie décrivait des sinuosités vers tous les points de l'horizon : des bancs et des rapides, dont le fond était rocailleux, rétrécissaient beaucoup son lit ; il coulait d'ailleurs avec beaucoup de rapidité, et la navigation ne fut pas interrompue. Les rives étaient très-hautes et larges, et quoique l'on observât des marques de courant à 30 pieds, les eaux ne s'élevaient pas alors au-dessus du lit actuel, et n'inondaient pas le pays voisin. De grandes masses de granit grossier se trouvaient au milieu du fleuve ; il différait de celui que l'on avait observé précédemment : ils paraissaient composer les bases des collines qui aboutissaient près du bord de l'eau.

On rencontra le 16 un autre camp de naturels ; les femmes et les enfans décampèrent avant que les Anglais fussent près d'eux. Les hommes étaient au nombre de sept : on en reconnut quatre que l'on avait vus dans la précédente campagne sur les bords d'un affluent du Macquarie. La reconnaissance fut mutuelle, et ces sauvages eurent l'air satisfait de revoir les blancs ; ils accompagnèrent ceux-ci jusqu'à leurs tentes : on leur donna de la chair de kangorou ; à leur instant prière on leur fit la barbe, et ils partirent au coucher du soleil pour rejoindre leurs familles, qui probablement n'étaient pas éloignées.

A peu près à quatre milles au-dessus de leur tente les voyageurs avaient découvert une masse énorme de terre savonneuse : on la prit d'abord pour de la terre de pipe ; mais après un examen attentif on s'aperçut qu'elle possédait les précieuses qualités de la terre à foulon : on en fit l'essai sur un morceau de drap taché de graisse, qui fut nettoyé dans un clin d'œil. Cette terre contenait de petits morceaux d'une substance dure et marneuse, qui parut être ou de la chaux pure, ou en renfermer une portion considérable. Le cours du fleuve était du nord-ouest au nord. Quoique ses eaux eussent beaucoup diminué, il en restait encore assez pour les canots ;

le principal danger consistait dans les troncs et les grosses branches d'arbres qui se trouvaient dans les passages étroits.

Il gela dans la nuit du 16 au 17 juin ; la glace avait un pouce et un quart d'épaisseur. On aperçut près du fleuve un tombeau qui devait n'avoir été élevé que depuis un mois ; les caractères gravés sur l'écorce des arbres étaient encore tout frais : on ne voyait pas de sièges semi-circulaires autour d'un des côtés ; du reste ce monument ressemblait à ceux que l'on avait déjà vus.

Un des voyageurs qui était en avant à la tête des chevaux, découvrit une grande troupe de naturels qui s'enfuirent à son approche et nagèrent vers l'autre bord du fleuve : il y avait une vingtaine d'hommes, indépendamment des femmes et des enfans. Dès qu'ils furent en sûreté, ils brandirent leurs massues et leurs zagaies comme pour défier les Anglais ; c'était la première fois qu'on en voyait d'armés.

Depuis deux jours le pays des deux côtés du fleuve était devenu absolument plat, sans cesser de présenter l'aspect de la fertilité ; on n'avait pas aperçu une seule éminence. Les eaux étaient beaucoup moins hautes ; il semblait même qu'elles ne fussent pas à leur niveau ordinaire : elles étaient très-cruës. Malgré les plus grandes précautions, il n'était pas toujours possible d'éviter les dangers

qu'elles cachaient ; car on ne découvrait pas la moindre agitation à leur surface. Le plus grand des canots ayant touché avec beaucoup de violence contre un rocher aigu, le fond fut percé ; on enleva aussitôt sa cargaison qui ne souffrit aucun dommage, et on le radouba sur-le-champ. Le granit des rochers différait de celui qu'on avait observé auparavant : le grain en était plus fin et plus serré, avec de petites taches noires mêlées dans sa masse.

On put croire que l'on était arrivé au milieu de tribus plus farouches et plus belliqueuses que celles que l'on avait rencontrées plus haut ; car le 18 une troupe de naturels se montra sur la rive gauche du fleuve : ils poussaient les cris les plus affreux et les plus discordans, et faisaient des signes pour qu'on s'éloignât et qu'on suivit le bord de l'eau. Après qu'ils eurent frappé leurs massues et leurs zagaies l'une contre l'autre pendant plus d'un quart d'heure, accompagnant cette symphonie barbare des gestes les plus menaçans, ils décampèrent en remontant la rivière.

Jusqu'alors la navigation n'avait éprouvé aucun obstacle sérieux, même de la part des arbres entraînés par les inondations dans le lit du fleuve ; car on les avait aisément surmontés. Le 18 on avait parcouru tranquillement six milles. Le Macquarie avait à peu près 250 pieds de largeur, et

coulait sur un fond rocailleux mêlé de gravier sablonneux. Tout à coup un banc de rochers arrêta la marche des canots ; l'eau brisait avec tant de violence par-dessus cette barre, que l'on craignit qu'ils ne fussent endommagés même après avoir été allégés. Les chevaux s'étaient arrêtés à une cataracte située trois quarts de mille plus bas, et où l'eau tombait d'une hauteur de cinq pieds : la chaîne de rochers semblait s'étendre jusque là. Il n'y avait pas d'autre parti à prendre que de faire revenir les chevaux, de les charger de tout le bagage, et de transporter les deux canots par terre au-delà de la cataracte. Cette opération effectuée, on les lança de nouveau dans le fleuve.

« Le pays des deux côtés du Macquarie, dit M. Oxley, n'offrait plus un aussi bel aspect qu'auparavant ; il était généralement couvert de broussailles et de forêts touffues, composées principalement d'eucalyptus robuste, et d'une espèce non observée auparavant : les bords étaient très-élevés, et quoique le terrain au-dessus fût absolument uni, il était au-delà des inondations. Le volume d'eau qui tombait par-dessus la cataracte était vraiment surprenant relativement au peu de hauteur du fleuve ; cette particularité, au lieu de nous décourager, nous enflamma d'un

nouvel espoir qu'il se terminerait de manière à ne pas tromper notre attente.

« Le 19 nos canots ne furent arrêtés par aucun obstacle : le Macquarie serpentait entre des rives resserrées sur un fond sablonneux et quelquefois rocailleux ; sa profondeur était de huit à seize pieds. Le pays continuait à être parfaitement uni ; le sol était généralement très-bon ; de vastes plaines s'étendaient à trois milles au nord-est sans un seul arbre : en plusieurs endroits de leur surface on voyait de l'eau qui provenait de fortes pluies que l'on avait éprouvées le 14, ces terrains unis et toute la contrée que l'on avait parcourue étant au-dessus des inondations. Les bords du fleuve me paraissaient être dix à douze pieds plus bas qu'ils ne le sont à une vingtaine de milles plus haut : tout indique que jamais ses eaux ne s'élèvent à ce point ; car autant que nous avons pu en juger, elles ne montent pas à plus de seize pieds.

« Je ne crois pas que les arbres soient ni si grands ni de si bonne qualité qu'ils étaient jusqu'ici ; mais l'on en voit beaucoup, notamment des eucalyptus résineux et cornus. Quoique nous soyons à une distance considérable du Lachlan, nous avons reconnu la plupart des plantes que nous avions trouvées dans son voisinage : sous

tous les rapports, rien de plus dissemblable que les environs des deux fleuves, et surtout que les fleuves eux-mêmes. L'eau du Macquarie continue à être extrêmement crue, pure et limpide.

« La nuit du 20 fut très-froide ; l'eau était gelée le long des bords du fleuve : elle a monté d'un pied pendant la nuit, et continue à croître. Comme nous étions arrivés à près de cent vingt-cinq milles de la vallée point de notre départ, je pris le parti d'envoyer deux de nos gens à Sydney, conformément aux instructions du gouverneur, pour l'instruire de nos opérations jusqu'au moment actuel. Je préparai donc nos dépêches, et ces émissaires partirent le 23. Nous étions alors par 31° 49' de latitude sud, et 147° 52' de longitude est.

À mesure qu'on avançait, le pays s'abaissait ; les plaines sèches et dénudées d'arbres devenaient plus fréquentes : le long des bords du fleuve il était plus bas ; et dans plusieurs endroits on reconnaissait évidemment qu'il devait être inondé dans les grandes eaux : on voyait de grands espaces couverts de broussailles et de *mimosa pendula*. Cet aspect peu agréable diminua beaucoup les espérances que les voyageurs avaient conçues : le fleuve était plus étroit et plus sinueux ; on regrettait les grèves couvertes de sable et de gravier, et les pointes rocailleuses qui le caractérisaient

cinquante et soixante milles plus haut. On ne tarda pas à rencontrer le long des rives des lagunes nombreuses : elles étaient à sec en ce moment ; mais lorsque le Macquarie est plein à un tiers de sa hauteur, elles doivent porter l'eau dans toutes les parties plates, même les plus éloignées ; elles lui servent d'issue quand elle baisse. Le pays était plus bas à trois milles du fleuve que sur ses bords, où des broussailles touffues rendaient la marche des chevaux très-pénible. A l'exception des clarières qui le permettaient quelquefois, on pouvait rarement voir à plus d'un quart de mille. Le 25 on observa que le pays à cinq milles de la rive droite s'élevait assez pour être au-dessus de l'inondation, quoiqu'il n'y eût pas d'éminence assez considérable pour que l'on pût de son sommet avoir la vue des environs.

Insensiblement le pays quoique bas devenait inégal ; à une certaine distance il montait imperceptiblement. Toute la campagne était absolument sèche, et probablement depuis très-long-temps ; si le temps eût été humide, on n'eût pu venir à bout de suivre les bateaux ; cependant l'eau ne doit jamais s'élever à plus d'un pied au-dessus du sol. La profondeur du fleuve était le 26 juin de 20 à 24 pieds, et sa largeur de 60 à 160, sa vitesse d'un mille et demi par heure. Depuis deux jours il avait baissé de 18 pouces.

On fut agréablement surpris le 27 d'apercevoir une petite colline à un mille à l'est. On s'empressa d'y grimper dans l'espoir que le pays montait au nord-est. On ne découvrit qu'une autre colline plus haute, à trois milles au nord-nord-ouest, dans la direction du fleuve ; celle sur laquelle on se trouvait avait à peu près soixante-dix pieds de hauteur, et était entièrement granitique. On gravit ensuite sur l'autre colline ; tout ce qu'on vit n'annonçait ni un changement dans la nature de la contrée, ni la fin du fleuve. A l'ouest s'étendait une plaine immense et boisée, absolument unie, avec quelques clarières ou des marais épars au milieu des broussailles ; à l'est une chaîne de montagnes extrêmement hautes élevant ses cimes bleuâtres au-dessus de l'horizon, bornait la vue de ce côté : sa distance fut estimée au moins à soixante-dix milles. Dans tout cet espace se déployait une campagne parfaitement de niveau. Du nord-ouest au nord-est l'horizon n'était interrompu que par une colline semblable à celle sur laquelle on se trouvait ; elle était éloignée de cinq milles dans le nord-nord-ouest. La perspective qui s'offrait à nos regards n'était ni satisfaisante, ni propre à nous faire espérer qu'aucune rivière, soit de l'est, soit de l'ouest, vint joindre ses eaux à celles du Macquarie. La chaîne de montagnes à l'est fut nommée *Arbuthnot's-*

*Range*, la colline au nord-ouest *Mont-Forster*, et celle d'où l'on observait, *Mont-Harris*. Les deux collines étaient granitiques comme la précédente. On voyait beaucoup de morceaux de granit entassés dans différens endroits, comme par la main de l'homme, et toute la surface de ces hauteurs en était également couverte.

Les naturels paraissaient être nombreux dans cette région de désolation. Le soir on avait aperçu leurs feux ; dans la journée on en rencontra plusieurs troupes, qui probablement se montaient au moins à une quarantaine d'individus. « Ayant devancé notre détachement de deux à trois milles dans des broussailles très-touffues, dit M. Oxley, je rencontrai tout à coup trois sauvages ; deux décampèrent avec une vitesse incroyable ; le troisième, qui était plus âgé et un peu boiteux, commença par me jeter un brandon, et voyant que je continuais à avancer, me lança sa zagaie ; mais il était si agité, que quoique je ne fusse qu'à une douzaine de pas de lui, il me manqua, ainsi que mon cheval. Je retournai vers mes compagnons ; nous surprimes le camp des naturels, où il y avait huit femmes et douze enfans ; elles étaient sur le point de partir ayant leurs enfans sur le dos, enveloppés dans leurs manteaux : dès qu'elles nous aperçurent, elles se prirent toutes par la main, formèrent

un cercle, et se prosternèrent en se cachant la tête et le visage. Ne voulant pas augmenter l'épouvante dont elles étaient saisies, nous nous hâtâmes de nous éloigner. Pendant le petit nombre de minutes que nous restâmes auprès d'elles, les enfans nous regardaient de dessous les vêtemens qui les couvraient ; mais les femmes ne cessèrent pas de crier d'un ton de voix sourd et lamentable, comme pour nous demander grâce. On voyait dans le camp beaucoup de zagaies ou plutôt de piques. Ces armes étaient beaucoup trop lourdes pour pouvoir être lancées avec la main ; elles étaient barbelées : il y avait aussi des boucliers, des massues, et plusieurs sacs remplis de tout ce qui est nécessaire pour la toilette d'une belle de ces régions, savoir, de la couleur et des plumes, des colliers de dents, des filets pour mettre sur la tête, et du fil fait avec les nerfs de la queue du phalanger : on s'en sert pour coudre les manteaux. On entendit les cris des hommes qui n'étaient pas très-loin : toutefois leur affection pour leur famille ne fut pas assez puissante pour les engager à venir l'enlever des mains d'êtres monstrueux ; en effet ils devaient nous regarder comme des centaures. »

La roche du *Mont-Harris* parut être du basalte ; les colonnes qui le composaient offraient des angles bien prononcés ; les fragmens épars au-